

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

LES PROMESSES ORPHELINES

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Soldat désaccordé

GILLES MARCHAND

LES PROMESSES ORPHELINES



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Aux Forges de Vulcain.
Tous droits réservés.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-841-9

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Pour Milo et Elliot

« Tout tableau... Et surtout tout portrait, se situe au confluent d'un rêve et d'une réalité. »

Georges Perec,
La Vie mode d'emploi

« Qu'importe si j'ai pris ce train, puisque je l'ai fait prendre à des milliers de gens. »

Blaise Cendrars

Qu'est-ce qui fait une vie réussie ? Succès professionnel ? Succès amoureux ? Succès familial ? Amical ? Social ? Moral ?

J'ai longtemps cru que c'était une espèce de combinaison de tout cela. Une belle vie professionnelle et une famille aimante et souriante. Des pâtes dans l'assiette et un enfant dans le landau.

À l'adolescence, je me suis dit qu'une vie réussie était une vie qui changeait le monde ou, du moins, qui participait au progrès. C'était au siècle dernier, c'était après les guerres mondiales. Dans ces années où on priait le ciel pour que ça reste de l'histoire ancienne et où on lisait

les journaux pour vérifier si la guerre froide n'avait pas pris quelques degrés. Depuis, on a lancé des trains toujours plus rapides à travers les plaines, creusé un tunnel sous la Manche, construit des tours vertigineuses, permis aux hommes et aux femmes de tous les pays de se connecter en même temps sur les mêmes réseaux, on a envoyé des Concorde et des fusées dans le ciel. Et surtout, je dis surtout parce que je ne supporterais pas que l'on s'habitue à cet événement : on a marché sur la Lune.

C'est que ça nous a apporté du rêve, cette histoire de conquête spatiale. C'était quand même mieux que de s'envoyer des missiles à la gueule. On rêvait grand, on rêvait loin, on rêvait ambitieux, aérien, rapide. On avait de l'amplitude dans les idées et de l'essence dans les moteurs. On ne manquait de rien, niveau fantasmes. Et ceux qui abandon-

naient leurs rêves les laissaient pour les autres.

Il y avait Gandhi, il y avait Martin Luther King... Il y avait aussi Youri Gagarine et Neil Armstrong. À l'époque, on parlait uniquement des hommes, mais ça m'allait bien dans la mesure où je m'apprétais à en devenir un.

Ça m'allait bien, mais je sentais que je n'avais pas les épaules. Je n'avais pas de prédispositions pour changer le monde. Je n'étais pas doué en maths, ni en physique, encore moins en chimie ou en biologie. Je n'étais pas non plus habile de mes mains : lorsque je coloriais, je débordais, lorsque je voulais coller un objet à un autre, c'était mes doigts qui se retrouvaient englués ; mes parents ont rapidement compris qu'il était plus sage d'exclure scies, sécateurs et autres objets tranchants de mes loisirs. Enfin, et c'est sans doute l'élément

le plus déterminant si l'on a l'ambition de changer le monde, je n'avais pas une âme de chef.

Alors, je n'étais pas exigeant, et je me disais que je me serais bien contenté d'un rêve d'occasion, un que j'aurais trouvé sur le trottoir quand j'étais gamin. Je l'aurais retapé, un peu lustré, et j'en aurais fait un beau projet de vie. Alors que les Trente gloriaient, j'étais enfermé dans une petite maison isolée au centre de la France. Il n'y avait même pas de trottoir devant chez moi. De l'herbe, ça oui, il y en avait. Des mauvaises, pour la plupart. Et un peu de gravier. Personne n'irait abandonner un rêve sur le bas-côté d'une départementale. À la limite, un automobiliste ingénieur en trop-plein de projets. Mais qu'est-ce qu'il serait venu faire ici ? Il n'y avait rien à ingénier là où j'habitais.

Le temps filait et j'observais ça depuis chez moi. J'attendais les nouvelles de Paris, où j'étais né, parce que j'avais la sensation que c'était là-bas que ça se passait. Ou aux États-Unis d'Amérique. N'importe où plutôt que dans mon hameau qui n'avait même pas de vrai nom. On l'appelait « le hameau ». À l'école, quand on me demandait où j'habitais, je devais indiquer le numéro de la départementale. Et mes camarades voyaient en gros où c'était. Entre la forêt et la forêt. Entre un champ et un champ.

Pour autant, je me suis accroché. C'était une époque folle. On y croyait. Tout était possible. Et je dévorais les magazines et les articles de journaux. Je voulais en être, je voulais participer d'une manière ou d'une autre à cette grande course en avant. Et si je n'avais pas une âme de chef, j'étais persuadé

que je pouvais être un bon second. Au moins un bon troisième. Disons un bon équipier. Je savais que je ne serais pas celui qui irait dans l'espace, mais je voulais être de ceux qui allaient lancer la fusée. J'étais prêt à gratter l'allumette, à appuyer sur le bouton, et tant pis si la lumière allait sur les autres.

Et j'ai touché du doigt l'inatteignable.

Et le progrès s'est pris un choc pétrolier dans la gueule.

Et puis un TGV.

Tout ça, c'est un peu la même histoire.

C'est la mienne, en tout cas.

J'ai failli réussir ma vie.

1

Nous nous sommes rencontrés dans une boule à neige. Une boule à neige avec un couple de danseurs à l'intérieur.

Elle était derrière les flocons, derrière les danseurs. Elle m'a dit faut secouer, très fort. Elle a fait le geste, comme ça, au cas où je n'aurais pas compris.

Je n'ai pas osé secouer, je n'ai pas osé toucher. C'était comme si la boule était sacrée. Ou que j'avais peur qu'elle disparaîsse.

Je n'ai pas bougé, j'ai attendu et elle est partie entre les flocons. J'ai plissé les yeux pour la regarder s'éloigner. Alors j'ai demandé combien coûtait la boule et je l'ai achetée. À n'importe quel prix,

je l'aurais prise. Ce n'était rien que des francs, en ce temps-là les boules à neige se payaient en francs. J'ai ouvert mon porte-monnaie, j'en ai sorti deux pièces. Tant pis pour le tour de manège, tant pis pour la limonade.

Je suis ressorti à toute allure de la cahute. Rien à droite, rien à gauche. À part l'odeur des gaufres. Et puis celle des saucisses. Et les notes d'un accordéon qui se frayait un chemin dans la poussière. C'est que ça tapait du pied, c'est que ça dansait, ça tournait sur soi-même, une valse en guinguette. La fête foraine battait son plein. Je suis allé devant la scène où un nouvel orchestre se prépareit.

Elle n'y était pas.

Elle avait disparu.

En ce jour d'été 1954, du haut de mes huit ans, j'ai ressenti ce drôle de sentiment contradictoire : je savais que je